

# Santana mène l'enquête

**Dans un des premiers romans de «l'après-salazarisme», un singulier et redoutable détective doit élucider un meurtre politique**

On traduit régulièrement des livres brésiliens, rarement des ouvrages portugais : un échantillon de Queiros, une tranche de Torga, un soupçon de Pessoa... Saluons donc Gallimard, qui, après *L'Invité de Job* et *Le Dauphin*, nous donne, avec l'aide de la fondation Gulbenkian, *Ballade de la plage aux chiens* de José Cardoso Pires, un des premiers romans de «l'après-salazarisme».

Par Jean-Charles GATEAU

Cardoso Pires atteint la soixantaine après avoir pas mal roulé sa bosse : il fut matheux, marin, rédacteur de revue et professeur invité de portugais au King's College de Londres. Publiée et couronnée en 1982, cette *Ballade*, sous-titrée «dissertation sur un crime», retrace des événements qui remontent à 1960.

Sur une plage de la banlieue de Lisbonne, on découvre le cadavre criblé de balles d'un officier de l'armée, évadé trois mois plus tôt du pénitencier d'Elvas où il attendait d'être jugé pour tentative de soulèvement contre la dictature. Nous allons suivre pendant quatre mois l'enquête menée par le «chef» Santana, de la police judiciaire, pour élucider le meurtre. Le livre est organisé de telle sorte qu'il apparaît de bout en bout comme un minutieux reportage et non comme une fiction.

## Gastralgique et solitaire

Cardoso invente là - où dépeint ? - un singulier personnage de détective. Pâle, maigre, gastralgique, célibataire et solitaire, Santana, surnommé «Fosses», soliloque et raconte ses déductions au lézard en cage qui lui tient compagnie dans un troisième étage miteux de la rue de la Cathédrale à Lisbonne. Mais, s'il ne paie pas de mine, Santana est, par le flair et la patience, un redoutable enquêteur, une sorte de Javert lisboète. Qui a tué l'ex-major Luis Dantas Castro ? Santana, qui fait partie de la police judiciaire, théoriquement apolitique, se doute bien que la police politique

de Salazar, la tristement célèbre P.I.D.E., avec ses réseaux de mouchards et ses équipes de tortionnaires, a trempé dans l'affaire (si c'est elle qui a liquidé l'opposant), ou va y tremper (si l'opposant a été liquidé pour trahison par ses «camarades»).

- José Cardoso Pires :  
**BAELADE  
DE LA PLAGE AUX CHIENS**  
Trad. de Michel Laban  
(Gallimard)
- Marcio Souza :  
**MAD MARIA**  
Trad. de Jacques Thiériot  
(Belfond)

Je n'entrerai pas dans le détail du démontage méticuleux des semaines qui ont séparé l'évasion du meurtre. Santana reconstitue, avec une méthode implacable, chaque trait de caractère et chaque geste des complices de l'évasion : la maîtresse du major, qu'on pince la première et qu'on incarcère au secret, un caporal très fruste, un architecte idéaliste ; il épluche avec délectation les mobiles des uns et des autres, pour l'amour de l'art, en quelque sorte, puisque la P.I.D.E. finira, pense-t-il, par le des-saisir de l'enquête.

Cardoso Pires pose cette affaire comme une loupe grossissante sur les conflits d'une société en décomposition, travaillée par la pauvreté et la décolonisation, pervertie par les mensonges officiels, bâillonnée par la tyrannie. L'écriture du romancier s'interdit les fioritures baroques qui

sont le péché mignon des écrivains portugais. Elle emprunte aux grands modèles américains leur brutalité, leur sécheresse percutante, leur montage rapide et nerveux. Pourtant, à travers la succession des épisodes et des documents qui empoigne le lecteur, Cardoso Pires fait passer le spleen désenchanté qui imprégnait le Portugal de Salazar comme une odeur de vase et de jasmin fané.

## Les damnés du rail

Du côté des Brésiliens, retenons *Mad Maria* de Marcio Souza, quarante ans, un des chefs de file de la nouvelle génération. Ce roman de facture classique, clair et sociologiquement solide comme les ouvrages d'Amado, mais sans leur humour, raconte la construction d'une ligne de chemin de fer en 1912. Dans un climat impossible de brouillards, de pluies diluviennes et de chaleurs torrides, sur des chantiers atroces à travers forêt et marécages, trime, délire et meurt le sous-prolétariat du continent, chômeurs allemands recrutés à Hambourg, défricheurs chinois, nègres de la Barbade, ingénieur anglais et médecin américain, tandis que dans la capitale se joue le jeu abstrait de la finance et de la politique, et qu'au fond des sylvages agonisent les tribus indiennes massacrées.

Ces quatre cents pages cruelles se lisent sans une seconde d'ennui, et vous suivrez «Mad Maria», la locomotive, parmi les scorpions, la malaria, les cataractes, les intrigues capitalistes et le calvaire des damnés du rail qui s'entredéchirent. ■